Parvis saison 09-10

DAISY CUTTER
Cie La Zampa

vendredi 7 mai
20h30 * Le Parvis

DAISY CUTTER
AVANT PROPOS

Le corps dans sa brutalité et son renouvellement fait partie de notre identité.

La lecture de « La sculpture du vivant » de Jean Claude Ameisen fut un détonateur : une reconnaissance mutuelle entre notre démarche chorégraphique et le comportement des cellules qui nous composent.
Nous savons qu'au plus profond de nous, nos cellules mènent de véritables combats, des batailles sont livrées et des champs de ruines apparaissent.

Nous apprenons depuis peu et par une découverte scientifique inattendue que nos cellules ne subissent pas la mort et la transformation mais elles les décident et possèdent, à tout moment, la capacité de déclencher leur propre destruction. Ces données ont contribué à modifier les représentations de la mort. A son image traditionnelle de « faucheuse » aveugle, s'est imposée, au niveau cellulaire une image nouvelle, celle d'un sculpteur, au coeur du vivant, à l'œuvre dans l'émergence de sa forme et de sa complexité.

La trame de l'existence est tissée d'innombrables ruptures. Le projet **DAISY CUTTER** est le lieu d'accidents visuels. Un rendez-vous soudain, brutal qui modifie les événements, crée de nouvelles géographies. Cette perception de la collision et de l'impact nous intéresse. Elle permet d'atteindre et de transformer les corps. La modification des aspects est un enjeu d'écriture. Dans ce cadre, elle façonne les formes les plus fines et les plus insensées, et place le corps au centre, inexorablement en marche.

DAISY CUTTER

Ce serait d'abord un paysage lunaire, lacunaire, moléculaire. Un inquiétant relief de lignes et de tumeurs parcouru de lumières. Puis ce seraient quatre corps, quatre principes aléatoires envahissant ce territoire, déplaçant ses points d'appui, transformant ses bulles imaginaires de l'intérieur. Quatre corps lancés à travers l'espace, révélant des failles, creusant des aires de turbulence, de calme : des zones où se laisser glisser, dériver. Où murmurer, se cacher, chanter. Quatre silhouettes gagnées par un sentiment d'urgence, de danger – aux prises avec le vertige, la joie de s'élancer, de déraper, de se tendre.

Daisy Cutter est un nom, un sourire dans la pénombre. À la surface de la scène, les images ne cessent de vaciller, les figures qui émergent laissent flotter le sens sans jamais le figer. Comme les interprètes qui se singularisent, révèlent leur visage, aiguisent leur présence avant de se refondre dans le flux – la scène peut se retourner comme un gant. Livrer une vision des tensions, des affolements, des torsions intérieures. Ou évoquer des surfaces, des lignes, des constellations. Entraîné par les corps, agité par des voix, bousculé par des sons, l'espace se transforme progressivement. Immobile comme une forêt, il devient clairière, toile d'araignée,
enchevêtrement de synapses tendues, de nerfs à vifs.

Daisy Cutter est une voix, est une femme, un horizon. Est un combat, une combinaison de formes. Une pièce cherchant à se rapprocher d'une lisière – qui ne serait pas celle de la violence, mais plutôt de l'avant, de l'après, de l'entre-deux : les plissements qui suivent un tremblement de terre. L'appel d'air qui précède l'explosion. Quatre femmes – peut-être une seule, peut-être beaucoup plus – qui s'aventurent sur ce bord accidenté, courent jusqu'à prendre leur image de vitesse, freinent le temps pour s'y réfugier. Et laissent résonner derrière elles l'écho d'un Je suis – comme une affirmation, un défi ou une énigme – le bégaiement du sens à la surface de la peau.

DAISY CUTTER EST UNE BOMBE DONT L'EXPLOSION NE SE FAIT PAS ENTENDRE.
UNE CARTE DU CIEL AUX ÉTOILES NOMADES
UN RING DE BOXE POUR SPECTRES COMBATTIFS.

PRESSE

La Gazette

Danse - L'art de la collision
« Daisy Cutter », création de la Cie La zampa, chorégraphie de Magali Milian et Romuald Luydlin. Jeudi 17 et vendredi 18 décembre à 20h au Théâtre de lOdéon. Création à Nîmes.

Il fallait oser : donner à un spectacle de danse, par essence un objet artistique sensible et vivant, le nom d'une des bombes les plus meurtrières de la guerre du Viêt-nam, la daisy cutter. Les chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin ont ainsi intitulé leur dernière pièce, Daisy Cutter, Faucheuse de Marguerites, en création ce jeudi au Théâtre. Un titre paradoxal qui colle bien au propos des deux artistes. « Nous parlons ici de collision, de rendez-vous inattendu, brutal et inévitable », explique Magali Milian.
Comme la bombe une fois lâchée qu'on ne peut arrêter. Ou comme un corps qui s'élance et ne peut éviter un autre corps. Et dont l'impact, la confrontation, peut être d'une grande brutalité. Sur scène, une vingtaine de tiges verticales traversent des ballons placés à différentes hauteurs, comme une pluie de bombes. Dans la lumière subtile, violente ou caressante de Pascale Bongiovanni, quatre jeunes femmes se meuvent, félines, provocantes. Elles dansent sur une musique assourdissante, courent à perdre haleine, se percutent en un clash nerveux... « Elles ne se cherchent pas, mais se ressentent, s'affrontent, vigilantes à leur propre territoire ».
Des moments de tendresse habitent parfois ces corps en mouvements. « Comme lorsque l'une d'elle parle d'un combat d'alligator, tout en couchant au sol sa compagne avec une grande douceur ». Daisy Cutter joue sur le contraste permanent entre clarté et pressentiment, beauté et violence, et laisse au spectateur le choix de se perdre dans son imaginaire.

Clairisabelle Vauconsant

La Marseillaise
18/12/09

DAISY CUTTER

Ce soir à 20h à l'Odéon, un objet chorégraphique difficilement identifiable mais qui ne manque pas d'intérêt. « Daisy Cutter », le nom d'une bombe radicale, utilisée lors de la guerre du Vietnam.
C'est le point de départ de cette création chorégraphique réglée par Magali Milian et Romuald Luydlin traitée par la compagnie la Zampa. L'exécution (c'est le cas de le dire) ne rate pas la cible et si la forme c'est du fond qui remonte à la surface, la mise en scène et la mise en mouvement ne sont pas du tout hors sujet.
Très subtilement organisé, l'espace composé de ballons portés par des tiges fluides et mouvantes est assez vite perçu comme menaçant. On pense à Pluie noire, ce film terrible d'Imamura (après Hiroshima) lorsque l'écran arrière projette des traits nombreux et verticaux bruyants. On pense à ce dernier film visionné « La route », parcours dans un univers gris d'un de ces derniers hommes encore dignes de ce nom. Dans ce décor noir qui présage quelque fin du monde, évoluent quatre danseuses dont l'énergie reste pourtant prometteuse. Avec un tonus qui laisse le spectateur hébété, elles se meuvent entre les ballons cellules, essaient de se libérer des menaces et des aliénations.
Une course folle s'engage et semble ne jamais devoir finir. L'incontournable Sisyphe est là forçant une course qui parait sans réel objectif mais dans une capitale volonté d'action.
Les détonations à venir seront délivrance, elles engagent la collision pleine d'excitation, s'ensuit un combat où la violence le dispute à la violence, où le plateau est vécu comme « lieu d'accidents visuels ».
Cette création ne laisse aucun art en rade : les arts plastiques, l'électro, la vidéo entrent tour à tour en scène pour sculpter le corps. Les sons, les lumières blanches ou colorées se répondent pour donner sa pleine dimension au corps, pour aller chercher sous la peau le cheminement vital.
Les quatre femmes sont au cœur du dispositif qu'elles utilisent pour expulser leur immense énergie ou par moments, dans un reposant moratoire, se ressourcer dans des poses contemplatives. Les halètements cessent pour laisser place à une dimension plus lascive.
Arrêt sur l'image des corps « corps primitifs capables de déclencher à tout instant leur propre destruction jusqu'à la secousse finale » mais aussi avides de jouissance.
L'ensemble demande une intense concentration du spectateur à qui on demande d'encaisser ce bruit et cette fureur avant de pouvoir métaboliser pour accéder à une certaine compréhension de toutes ces successives métamorphoses avant de se réjouir rétrospectivement de cette spectaculaire et grave beauté.